

# 212 BIS RUE D'AIRE

*Mathilde JACQUIN*

212 bis, rue d'Aire. C'est une adresse à la fois pleine d'équilibre et de grand vent. Le numéro que portait la maison repose sur l'équilibre du chiffre 2, chiffre pair et paisible, posé de part et d'autre du 1 comme une paire de vases aux deux extrémités de la cheminée de marbre. Et cet équilibre, cette pose tranquille est encore redoublée par ce petit mot, cette particule mystérieuse qui ponctue l'adresse : 212 bis...

Je réalise aujourd'hui seulement que je n'ai jamais pris garde à la maison qui portait le numéro 212... Laquelle était-ce ? La petite maison de briques qui, bonne dernière d'une série de logements ouvriers et contigus produits sur le même modèle, clôturait cet alignement par une porte de garage en bois, juste avant le décrochement qui marquait une rupture dans cette partie de la rue ?

Oui, la maison d'Hazebrouck était décrochée de la rangée qui la précédait. Rencognée, enfoncée, discrètement, secrètement éloignée des autres, décalée, marquant ainsi sa différence. Plus distinguée car plus haute et étroite, plus collet monté car protégée par une grille en fer forgé et habillée, gainée de faux colombages en ciment qui lui donnaient un petit air vieillot de villa de bord de mer ou de pavillon chic de forêt parisienne...

Et puis, pour accéder à son perron, il fallait gravir quelques marches de ciment imitant le bois. La rampe et la rambarde avaient les nervures et les irrégularités de l'écorce, exactement comme si l'escalier avait été ouvragé par un forestier des Vosges : faux rondins, faux branchages noueux et tors, assemblés avec ingéniosité en un délicat et solide balustre sylvestre : une loge de gardiens pour le parc arboré d'un château voisin. De l'autre côté d'une clôture en ciment se dressait en effet la silhouette trapue d'un château de briques jaunes qui entretenait avec la maison une bienveillante familiarité : les deux bâtisses étaient habitées par deux sœurs – notre grand-mère et notre grand-tante – et avaient été construites par leur propre frère.

La rue d'Aire prenait pied dans un quartier encore animé de la ville, émaillé de boutiques et comme anobli par la majesté de l'église Saint-Éloi. Mais, très

---

NORD' - N°61 - JUIN 2013 - DUNKERQUE

vite, elle se délestait de ses commerces et de ses maisons bourgeoises pour n'être plus bordée que par de petits logements ordinaires. Elle grimpait en pente douce, presque insensiblement, puis s'élargissait, aspirant l'air et le ciel à pleins poumons, pour filer, toute droite, vers les extérieurs de la ville.

Le 212 bis marquait à peu près cette frontière : au-delà, les constructions s'espaçaient, l'horizon s'ouvrait, le ciel et les nuages happaient la route bleue pour l'emmener vers des labours, des coulées d'arbres, des villages inconnus : Morbecque, Steenbecque, Aire-sur-la-Lys... La rue d'Aire, en vraie fille des faubourgs, rêvait à ces promesses de grand vent, de terres lourdes et plates, de lumière crue et, plus loin, bien plus loin, de mer grise et remuée.

Elle avait, parmi les Hazebrouckois domiciliés sur ses marges, un adepte qui faisait office de figure locale. Mal servi par un nom aux consonances peu reluisantes, monsieur Lapouille était pourtant un bel homme athlétique, à la barbe taillée court et à la chevelure d'un blanc éclatant. Il habitait face au 212 bis, une maison un peu cossue, déjà courtisée par la Belgique toute proche : porte massive de chêne clair, carreaux de couleur aux fenêtres, tenue impeccable et jardin rasé de près.

En toute saison et par tous les temps, monsieur Lapouille courait, torse nu le plus souvent, par hygiène et par passion. De la rue d'Aire, il avait la rectitude, l'élan, le goût de l'affranchissement, l'exaltation du voyage. Il courait, déroulant sa foulée parfaite sur l'aire qui le portait, le devançait, tandis que nous autres restions à quai, amarrant la voiture familiale devant la maison des grands-parents, dernier havre avant l'ailleurs, cet inconnu. Mais lorsqu'il rentrait de ses échappées quotidiennes, nous guettions toujours le voisin d'en face derrière la fenêtre, quêtant dans ses yeux soudain plus bleus des rêves de côte d'Opale et de liberté grande.